

pellier la science. La considération de ces compositions renforce cette idée déjà si accréditée, que la médecine à Paris n'est presque que de la chirurgie; tandis que la chirurgie à Montpellier est déjà de la médecine opérante.

Le dessin de Paris montre son école comme matérielle et matérialiste; celui de Montpellier présente la science, sinon comme religieuse, au moins comme reconnaissant au-dessus de la matière, l'existence d'une cause vitale, de l'âme et d'un être suprême, créateur de tout ce qui existe.

Voici comment M. Bézard a exécuté la pensée que l'on met en opposition directe, avec celle qui a dicté la *Griaille* de l'école de Paris: « Le lieu de la scène est le parvis d'un temple d'Esculape. La forme de l'édifice est en hémicycles; le plan en a quelques rapports avec celui du palais de l'Institut, qui était autrefois le collège Mazarin ou celui des Quatre Nations. — L'architecture des ailes est simple, modeste, sévère même. Les colonnes qui ornent l'entrée sont d'ordre Ionique. On sait que cet ordre convient à Minerve, et en général aux monuments consacrés aux sciences.

L'édifice est placé sur un soubassement construit en manière de perron. La forme en demi-cercle de ce perron, fait que les degrés constituent une sorte d'amphithéâtre. Il en arrive que le contour de l'hémicycle fait ce que les anciens appelaient un exèdre commode, c'est-à-dire un lieu entouré de sièges ou les gens de lettres et les philosophes se réunissaient pour converser et pour discuter.

Au milieu du parquet, et sur le premier plan, est un cadavre étendu sur une table; *Vésale*, assis au-devant de ce corps humain, est accompagné d'un jeune chimiste et d'un jeune physicien vêtus à la moderne, qui se servent de leurs instruments de chimie et d'optique. *Vésale* a disséqué et démontré les viscères du cadavre, et les ministres ont analysé et décrit les pièces que la démonstration les avait chargés de faire connaître. — Ces objets et le caractère des personnes ne nous permettent pas un instant de douter du sujet de l'assemblée, surtout si l'on connaît les assistants et si l'on jette un coup-d'œil sur les titres des portefeuilles ou des tablettes dont ils sont munis,

Il ne peut s'agir que de l'homme mort, comparé à l'homme vivant; par conséquent de la nature de cet être déterminée par les fonctions qui s'y pressent quand il n'est pas cadavre.

Sur les gradins de l'amphithéâtre sont assis les cinq personnages essentiels. Ils suivent la même marche, d'après le rang d'ancienneté, seule inégalité que l'on connaisse dans la république scientifique. *Hippocrate* est au milieu, vis-à-vis l'entrée du temple. A sa droite est *Galien*, à sa gauche *Fernel*. La ligne courbe du siège avancé d'avantage les extrémités où se trouvent *Stahl*; à la droite de *Galien*, et *Barthez* à la gauche de *Fernel*. Par conséquent, *Stahl* et *Barthez* sont au second plan du dessin; les trois autres sont au troisième.

A la gauche du spectateur, et sur le premier

plan, se trouve *Platon*, qui indique et décrit un bas-relief antique, célèbre, où se voit une allégorie de la nature humaine. Près de lui, et sur le second plan, on rencontre *Michel-Ange*, qui indique de loin un médaillon à *Barthez*.

Nous ne disons rien de quelques autres figures que l'on voit dans cette composition; elles sont épisodiques. Ce ne sont que des oisifs, des curieux, peut-être même des amateurs timides et modestes, tout-à-fait muets.

Voilà l'icongraphie de cette composition, ceux qui connaissent l'amphithéâtre de l'École de médecine de Paris, pourraient voir un contraste frappant entre elle et le dessin que l'on présente en quelque sorte comme son pendant.

Nous ne dirons rien des conséquences rigoureuses et définitives de ces deux esprits respectifs: nos expressions quoique vraies, paraîtraient de beaucoup trop fortes, tant par rapport à la critique que par rapport à l'éloge.

Du reste, l'œuvre de M. Bézard, sous l'inspiration du professeur de physiologie de Montpellier, est à la fois le commentaire et la justification de l'inscription placée dans la salle des actes de la Faculté de médecine, au-dessus du buste de bronze antique d'*Hippocrate*: *Olim Cous, nunc Montpellierensis Hippocrates*.

Ce buste, comme on le sait, trouvé dans une des îles de l'Archipel grec, ayant été donné par *Napoléon*; fut inauguré par *Barthez*, qui eut une occasion de montrer son immense savoir et sa véritable éloquence, le peu de mots de l'inscription était vrai au pied de la lettre, dans le sens strictement matériel. Il restait à démontrer que le sens figuré était aussi vrai que le sens matériel rigoureux, et qu'en outre, l'icongraphie sous une bonne inspiration, et entré les mains d'un grand-maître, était susceptible d'en rendre parfaitement toute la pensée: les quatre premières leçons du cours de physiologie de M. *Lordat* et le beau dessin de M. Bézard ont atteint ce but avec un rare bonheur, en méritant à leurs auteurs respectifs, autant d'approbations que d'applaudissements.

COUMPASSIOU.

Oh! si tu la connais cette belle coupable.

ANDRÉ CHEVRE.

Féna al pèou nègré, a yols brillans coumma lou jour,
Disés qué lous chagrins té rouzigou toujours,

Qué ta vida n'és pas galoya,

Qué la paix dé toun cor o fougit coumma un glàou,

Et qu'au fin lou bounhur qu'entrévisés, dins pèou

Vo tombà la dernieya floya.

Jésus! s'acos bertat, coumma plau toun sor!

E perqué mé troumpa, quan savé qu'as houn cor

E qué toun ama és générouso?

Sas coumféça en yeou, sas yeou répaoua té,

Car faray tout per tps; surtout s'ay lou poudé

Quouqué jour dé té rendré hurous.

Parla, é ta voulountat séro ma voulountat.

Vos défa lou fian dé la fatalitat,

Doun lou nouds té sarra toup fermé?

Eh bé! lou couparay pé lou pas dénoua;

E sayqué à tout lou mal qué t'a pougut caouza

Diras qu'ay sachut mettré un termé.

Coussi per tan d'agrous toun cor és excitat?

Per ana d'adou l'aouté dé la félicitat

La vouta és pléna dé bertassés.

Per atiné l'idola on vol bé toun franchi;

Mais tal dins lou malhur qué d'el vol s'affranchi,

S'enrambaila may dins sous laécés.

Acos, la ley del sor: souffri, toujours souffri!

Et lou paou dé bounhur qu'avén lou cal ouffri

Coumma un parfou à la souffrenga.

Per dé tristés soucités té l'ayssarios gagna.

Pamens sachu qu'en tout déven nous résigna,

Diou nous a l'ayssat l'espérance.

Es éla qué nous bréssa anfin jusqu'à la mor;

Ela qu'aloaougeyris nous'trama del rémor

Qu'és l'affrous infer dé la vida.

Jusqu'al bul redoutat l'un tras l'aouté marchau,

E toumban per cam!... mais sé nous rélévan

Es éla encara qué nous guida.

Espéra, espéra, féna! escouta, escouta aco.

Mais respoutés pas ré, ma voués és sans écho,

N'as pas féf dins la prouvidença.

Oh! répéndan os tor... crésés toujours on viou?

Inçabat s'ay ténen tout escas per un liou,

Sé copa, adessias l'existença.

Féna, d'ouvrís lous yols, qué sémblo se vouela.

Sé may d'una légréma es presta à davalà,

Vos qué la séqué, la tarrigué?

Anen expliqua-té per toujours et jamay,

Vos moun cor? vos ma vida?... é certa n'ay pas may.

E déqué vos doun qué t'ouffrigué?

Ah! té vésé rougi... commené à respira;

Mais quana es moun errou! l'ououssé souspira,

Rémaqqué toun sé qué palpita.

Sérou-t'y dé plasé, dé joya ou dé bounhur?

Oh! l'ayssa-mé légi dins toun cor s'és troumpur;

Es l'y bertat qué sé despita?

Savé cé qué té cal... réclamos moun amour;

Dé yeou vos lou vermé qué l'aymé per touchnur,

Qué joungué ma flamme à ta flamma;

S'ércé per té trahi qué mourrigué al pus léou!

Qu'é moun darnié badal pas négra qué toun péou,

Davan Diou siégué moun ama....

J-A. PEYROTTEs, *Poète de terre.*

Il y a eu jeudi, 15 de ce mois, un assaut d'armes très-remarquable dans la grande et belle salle de M. JEAN-LOUIS. Une société nombreuse et brillante, où l'on voyait plusieurs dames, assistait à cette solennité. M. JEAN-LOUIS et son Prévol ont ouvert la séance, en se mesurant avec des adversaires bien dignes d'eux, les spectateurs n'ont pas manqué dans cet assaut d'admirer et d'applaudir la grâce et le moelleux qui sont deux grandes qualités que notre habile professeur possède à un degré très-élevé et qu'il s'évertue de communiquer à tous ses élèves. Plusieurs personnes de la ville sont entrées ensuite en lice avec des maîtres d'armes tant du Génie que de la ligne; Mlle Louise fille de M. JEAN-LOUIS a voulu contribuer pour sa part à